

cinéma

PAUL DESMARETS

place du Barlet – Douai
répondeur : 03 27 99 66 69

hippodrome

douai
scène nationale

ALEXANDRA

Alexandre Sokourov
Aleksandr Sokourov

Né le 14 juin 1951 à Podorvikha (Ex-URSS)
Dès l'âge de 19 ans, le futur réalisateur travaille
comme assistant de production pour une chaîne de
télévision russe, puis comme producteur.
En 1974, le jeune homme quitte sa ville natale de
Podorvikha pour Moscou où il intègre la prestigieuse
école de cinéma russe, la VGIK. Bien qu'il en sorte
diplômé en 1979, ses œuvres (principalement des
documentaires et des courts métrages) sont décriés
par les dirigeants de l'école, les considérant comme
anti-soviétiques.

Son premier long métrage, *La Voix solitaire de
l'homme*, ne sort sur les écrans russes qu'en 1987
(alors qu'il date de 1978). Ce premier long lui offre
toutefois l'occasion d'être pris sous la protection d'un
autre grand cinéaste russe de l'époque,
Andrei Tarkovsky, très admiratif de son travail.
Grâce au soutien de Tarkovsky, Sokourov intègre le
studio Lenfilm, le deuxième plus grand studio de
Russie. Ses films restent néanmoins souvent censurés
dans son pays natal, Sokourov avouant faire les films
dont il a envie, que le public et la critique le suivent
ou pas. Les films de Sokourov traitent de la nature
humaine et de son esprit. La trilogie *Le Deuxième
Cercle* (1990), *La Pierre* (1992) et *Pages cachées*
(1993) l'illustre bien. Mais c'est le déchirant
Mère et fils en 1997, lauréat de plusieurs prix,
qui le place définitivement

sur le devant de la scène internationale.
Esthète, perfectionniste et expérimentateur, Sokourov
travaille la matière même de l'image, la distord
(l'anamorphose dans *Mère et fils*), joue avec la lumière
(la dominante verte de *Moloch* et *Taureau*).
Devenu un réalisateur mondialement connu mais qui
continue à faire les films dont il a envie
et sans aucune contrainte, on retrouve souvent
Alexandre Sokourov dans les festivals internationaux :
Locarno, Moscou, Cannes...

Le film *L'Arche russe*, qui dépeint l'histoire
d'un musée et donc de l'histoire russe
(très caractéristique chez Sokourov) fait partie
de la Sélection officielle du Festival de Cannes
en 2002. Rebelote l'année suivante avec *Père, fils*,
également en compétition sur La Croisette.
En 2005, soit deux ans après, il tourne *Le Soleil*,
œuvre consacrée à l'empereur Hirohito.
Le film connaît d'importantes difficultés de production
et de distribution, liées en partie à son caractère
insolite (financé par la Russie, la France et l'Angleterre,
le film est tourné en anglais et en japonais).

2007 (sortie France : 26 septembre 2007) - Russie - couleur - 1h32 - VO
film d'**Alexandre Sokourov** (réalisation et scénario)

image : **Alexandre Burov** - montage : **Sergei Ivanov** - premier assistant réalisateur : **Vladimir Studennikov** - décors : **Dmitri Malich-Konkov** - costumes : **Lidiya Kryukova** - musique : **Andrei Sigle** - son : **Vladimir Persov** - maquillage : **Zhanna Rodionova** - directeur artistique : **Valery Gergiev** - production : **Proline Film** - producteur : **Andrei Sigle** - distributeur : **Rezo Films**.
avec : **Galina Vishnevskaya** (Alexandra), **Vasily Shevtsov** (Denis), **Raisa Gichaeva** (Malika), **Rustam Shakhgiyev**, **Andrei Bogdanov**, **Alexander Kladko**, **Aleksei Nejmyshev**, **Evgeni Tkachuk**, **Alexander Aleshkin**, **Alexander Peredkov**, **Alexander Udaltsov**, **Maxim Fomin**, **Konstantin Gaiduk**, **Sergei Makarov**, **Valentin Kuznetsov**, **Vladimir Studenovskiy**, **Alexander Kladko**, **Sergei Ivanov**...

COURT MÉTRAGE : FRANÇOIS LE VAILLANT

2001 - France - couleur - 9' - sans dialogue

film d'animation (ordinateur 2D—3D) de **Carles Porta** (réalisation et scénario et image) - montage : **Christine Renaud** - animation : **Florence Henrard** - musique : **Arnoux Consort**, **Serge Besset** - son : **Loïc Burkhardt** - production : **Folimage Valence Production**

Une armée médiévale emmenée par un chef cruel et sanguinaire fait régner la terreur. François le Vaillant, la fleur à la lance, traverse, avec un certain détachement, le théâtre des ravages de la guerre.

Ce film réalisé par un auteur espagnol dans le cadre de la "Résidence Permanente pour Réalisateurs Européens de Films d'Animation" est produit par la célèbre société de production Folimage. Parallèlement à sa carrière de professeur en design graphique, après avoir illustré plusieurs revues et magazines et créé des affiches, Carles Porta tourne en dérision cette épopée chevaleresque en jouant sur les codes du chevalier sanguinaire face au défenseur de la veuve et de l'orphelin. Le trait est minimaliste. L'animation, ponctuée par une musique alerte, joue avec le déplacement syncopé des troupes. Ce film sans dialogue fait la part belle aux idées visuelles. RADI

NOTE DU RÉALISATEUR, ALEXANDRE SOKOUROV**Il n'y a pas de guerre dans ce film sur la guerre**

Pour moi, cette histoire ne parle pas de l'actualité, mais de ce qui est éternel. Elle ne parle pas de la Russie d'aujourd'hui, de sa politique dans le Caucase, de son armée, mais de la vie russe éternelle. La guerre est toujours quelque chose de terrible. Il n'y a pas de guerre dans ce film sur la guerre. Les opérations militaires sont rejetées hors du film. Je n'aime pas les films de guerre de fiction. Il me suffit d'avoir vu la guerre une fois pour que toutes ces attaques spectaculaires, ces explosions hautes en couleur, ses corps tombants au ralenti évoquent définitivement pour moi l'idée de vulgarité et de faux. Il n'y a aucune poésie à la guerre, aucune beauté et il ne faut pas la filmer de manière poétique : cette horreur est inexprimable, comme est inexprimable l'humiliation de l'homme. Et pour le comprendre, il suffit de s'être trouvé une seule fois dans de telles circonstances. *Alexandra* était un titre provisoire, mais les deux producteurs, français et russe, m'ont demandé de le garder. Dans le nom même d'*Alexandra*, on entend une racine universelle. C'est un prénom simple qui trace une route directe vers le personnage."

Le présent continu

Ce que nous qualifions de contemporain est très relatif. Le temps durant lequel nous avons tourné le film, rapporté à aujourd'hui, est déjà du passé. Nous avons essayé de formuler ces collisions qui ont été, qui sont et qui seront. C'est une sorte de "présent continu". Je suis fils de militaire, j'ai habité dans des villes de garnison et, pour moi, il n'y a aucun exotisme dans la vie des militaires. Un individu pourvu d'un sens social aigu peut trouver notre film très contemporain, mais il n'y a rien d'actuel dans *Alexandra*. On n'y entend aucun mot qu'on n'eût pu entendre il y a quarante ans. Et je ne suis pas sûr que, dans le futur, d'ici quarante ans, il y ait quoi que ce soit de changé. Nous parlons dans ce film des choses qui sont constantes - pas uniquement russes. Mon héroïne pourrait être une Américaine rendant visite à son petit-fils en Irak, ou bien une Anglaise faisant de même en Afghanistan. Je sais le prix terrible qu'a coûté la paix à la république de Tchétchénie. Je sais les nombreux crimes et la dureté des hommes en temps de guerre. Mais la guerre est terminée et nous devons revenir l'un vers l'autre, en respectant mutuellement les victimes. Notre film relève de la fiction et n'est nullement un acte politique. Dans notre film, nous cherchons les voies qui rapprochent les hommes - et nous les trouvons.

BRÈVE HISTOIRE DE LA GUERRE DE TCHÉTCHÉNIE

La première guerre du Caucase a commencé dès 1817 et a duré jusqu'en 1864, devenant l'une des guerres les plus longues et les plus sanglantes de l'histoire de l'empire russe.

La Tchétchénie est incorporée à la Russie en 1859. Elle est, en 1920, incluse dans la république autonome dite « des Montagnes » et entre dans la composition, à partir de 1936, de la république de Tchétchéno-Ingouchie.

En 1944, Staline lui-même signe l'acte de déportation de 500 000 Tchétchènes et Ingouches au Kazakhstan et en Asie centrale pour « entente avec l'ennemi » durant la Seconde Guerre mondiale.

Après l'effondrement de l'URSS, Djokhar Douaev est élu président de Tchétchénie en octobre 1991 ; il déclare la Tchétchénie indépendante de la Russie. La guerre commence le 1^{er} décembre 1994 : les troupes russes pénètrent sur le territoire tchétchène.

La guerre s'interrompt en 1996 à la mort de Douaev avec la signature des accords de Khassaviourt.

En août 1999, les offensives militaires reprennent après l'irruption de détachements de combattants de Bassaev et Khattab sur le territoire du Daguestan, en Russie.

Selon les seules statistiques officielles, la première guerre de Tchétchénie avait fait 50 000 victimes civiles et tué près de 6 000 soldats russes. Durant la seconde guerre, de 15 000 à 25 000 civils trouvèrent la mort et les réfugiés se comptèrent par centaines de milliers.

Alexandra Nikolaevna vient rendre visite à son petit-fils, officier en Tchétchénie. L'argument est d'une simplicité biblique et les amateurs d'intrigues dramatiques en seront pour leurs frais. La mise en scène pénétrante de Sokourov, axée sur le regard vif et les déplacements lents de la vieille dame, éveille tout un monde de sensations, de sentiments, de réflexions. Elle s'appuie constamment sur la dimension très physique d'Alexandra, sa lourdeur, sa rudesse majestueuse. Galina Vychnevskaja impose magnifiquement sa présence à la fois autoritaire et attentive, dès sa descente du train militaire. Elle marche mal, se fatigue vite, souffre de la chaleur, mais elle veut regarder, sentir, éprouver. L'inconfort des blindés, le poids des armes, l'usure des étoffes et des cuirs, les odeurs, la saleté, l'ennui...

Tout le film tient à cette confrontation incongrue entre le monde militaire masculin et une femme âgée, mais qui porte un regard neuf sur ce qui est habituel pour les soldats. Elle est à la fois déplacée et bienvenue dans ce milieu d'hommes où elle réveille l'image maternelle, et c'est charmant de voir avec quelle curiosité déférente les jeunes gens l'accompagnent, attirés par sa présence. Puis, Alexandra se rend au marché de Grozny faire des courses pour les soldats russes. Et le film s'aventure alors du côté ennemi. Elle sympathise avec une marchande tchétchène qui l'invite à se reposer chez elle et la fait escorter au retour par le fils de sa voisine. À travers la complicité des femmes, une même humanité coule sur les deux mondes las de leur hostilité forcée. Sans quitter sa façon presque ménagère d'habiter le camp militaire, Alexandra pénètre insensiblement jusqu'à l'âme, celle des peuples, celle des êtres. Et son trajet appelle non pas l'émotion, mais l'esprit d'intelligence et de pardon. Le voyage est admirable

Marie-Noëlle Tranchant - Le Figaro

Dès les premières images et par la simple situation de départ, le film met en jeu la présence physique des personnages. Éreintée, une vieille femme fait face à des visages à peine adolescents, que l'on envoie à la mort. Dans une immédiateté frappante, matérielle, le film donne à voir une confrontation des corps dans un paysage infernal. Le camp militaire est un dédale obscur, la ville une suite de carcasses effondrées. L'image filtrée délave des couleurs limitées à la gamme des tenues de camouflage. Galina Vishnevskaya, qui fut soliste au Bolchoï et l'épouse de Rostropovitch pendant un demi-siècle, dote son personnage au caractère bien trempé d'une personnalité hors du commun. On la regarde, comme les soldats médusés par sa présence et sa détermination dans les allées du camp. Dans son sillage, elle ranime une humanité jusqu'alors comprimée dans l'état des blindés. Comme souvent chez Sokourov, les personnages tendent vers l'archétype, évoquant l'imaginaire d'une Russie immémoriale. Mais Alexandra fait un véritable trajet dont elle sort transformée. Cette femme seule parmi les militaires traverse deux camps en guerre et parvient à faire lien, au-delà de ses propres préjugés. Le corps, c'est aussi celui de l'autre, l'étranger, ces Caucasiens qu'elle craint et de qui elle se sait haïe. Or les Tchétchènes sont absents du film, ou pour le moins rêvés : ils sont perçus à travers le regard d'une Russe patriote. Et la réalité du conflit proprement dit s'évanouit dans une quête poétique d'universalité propre au cinéma de Sokourov.

F.A. - Fiches du Cinéma

Pour beaucoup, le cinéma de Alexandre Sokourov est difficile, hermétique. Il est vrai que des films comme *Moloch* ou *Taurus* n'ont guère contribué à donner de lui une autre image. Avec *Alexandra*, il signe un film plus accessible sans pour autant remettre en cause tout ce qui a fait son style. « Il n'y a pas de guerre dans ce film sur la guerre » déclare le réalisateur. Et *Alexandra*, ne prend position ni pour l'un ni pour l'autre. Par ailleurs, aucun repère ne nous permet de dater cette rencontre au cœur d'un conflit qui remonte à 1994. La guerre oppose Russie et Tchétchénie, Alexandra et son petit-fils sont russes, mais nous pourrions tout aussi bien être en Irak, en Afghanistan avec des protagonistes américains ou anglais. *Alexandra*, touche à l'universel par son discours profondément humain. Du côté de la réalisation, Alexandre Sokourov demeure fidèle à une certaine esthétique, avec une image impeccable et des choix chromatiques précis (ici, le jaune sableux/poussiéreux), mais donne sensiblement plus de rythme à son montage, ce qui évite les longueurs qu'on a pu lui reprocher. Mais *Alexandra*, c'est aussi toute la présence de Galina Vishnevskaya, venue de l'opéra. Une révélation.

Philippe Descottes - Monsieur Cinéma

[...] *Alexandra* est un film pacifiste, mais pas à la façon d'un brûlot, style Michael Moore, ni d'une fresque à la Kubrick (*Full Metal Jacket*). Toute l'œuvre de Sokourov n'est qu'une méditation, une suite de lentes, longues, intenses incantations. Non pas une reconstitution ou un règlement de comptes, mais une réflexion sur le mal qui envahit les lieux et les êtres. La guerre, pour Sokourov, ce ne sont pas les bombes et les corps qui explosent, mais le vide d'un décor qui a déjà implosé et où l'étincelle de vie est détruite. Un paysage de fin du monde, un désert ocre. Dans l'un de ses films les plus célèbres, *Mère et fils*, le fils portait - dans tous les sens du terme - sa mère sur le chemin qu'ils parcouraient ensemble. C'est lui qui marchait, qui ouvrait la voie, qui traçait la route. Ici, c'est la figure maternelle qui avance. Vers ces soldats dont elle révèle la jeunesse volée, la beauté fracassée. Vers les femmes tchétchènes aussi, chez qui, en s'effondrant presque, elle tente d'établir l'amorce d'un lien improbable. Dans ce paysage d'après la bataille, poussiéreux, anéanti, seules les femmes peuvent montrer le chemin, aussi étroit et accidenté soit-il. Alors Sokourov s'attache aux pas chancelants de son Alexandra, interprétée par la grande cantatrice Galina Vichnevskaja, dont on sait qu'elle fut, avec son époux Mstislav Rostropovitch, une opposante ardente au régime soviétique. Avec son corps qui la freine et sa foi qui la pousse, elle incarne, à elle seule, l'espoir d'un pardon pour toutes les fautes commises, trop longtemps tues.

Pierre Murat - Télérama